

# COMMENT LE PAVILLON DES FORÊTS A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889 FUT CONSTRUIT EN FORÊT DE FONTAINEBLEAU

par *Henri FROMENT*

## AVANT-PROPOS

Le tintamarre médiatique greffé sur le bicentenaire de 1789 a quelque peu occulté le souvenir d'un autre anniversaire, pourtant prestigieux : celui de l'année 1889, où les cent ans de la Révolution furent marqués par une foule d'évènements de haute importance, avec bien entendu la fameuse Exposition Universelle, dont je m'étonne que, cent ans après, elle suscite si peu d'échos. 1789 fait trop d'ombre !

Cette année 1889 fut vécue à Fontainebleau comme une grande année, jalonnée de nombreuses manifestations et fêtes en l'honneur de ce premier centenaire et d'une République encore contestée et branlante, mais défendue avec d'autant plus de chaleur par ses partisans. Le 5 mai, anniversaire de la réunion des États Généraux, fut fêté avec un enthousiasme populaire qui ne rencontra guère d'échos dans les milieux ultras de la ville (« mascarade banale », écrit la très conversatrice **Abeille de Fontainebleau** qui regrette surtout que l'Église n'ait pas été invitée).

Mais, en dehors de ces festivités programmées, le bon peuple de Fontainebleau cultivait en ce printemps de 1889 deux buts de promenade fort recherchés.

Si le temps était clair et belle la soirée, on montait en divers points élevés de la forêt, surtout au camp de Chailly et à la tour Denecourt, admirer la tour métallique de M. EIFFEL, qui avait atteint ses 300 mètres le 31 mars et que l'on distinguait assez bien de nos hauteurs forestières, surtout les soirs où elle était illuminée.

Si l'on avait des vues moins ambitieuses et si l'on était curieux de voir travailler le bois, on se rendait en famille au carrefour de la Croix de Toulouse où se construisaient les éléments du **Pavillon des Forêts**, une des remarquables

réalisations de cette Exposition Universelle, qui devait s'ouvrir le 6 mai.

## UN GROS CHANTIER A LA CROIX DE TOULOUSE

Ce n'était pas une petite affaire que ce pavillon, énorme construction tout en bois de 43 mètres sur 27 sous une hauteur de 20 mètres, pour laquelle 1800 mètres cubes de bois de toutes essences furent nécessaires.

Tous les composants de cet édifice devaient être pris en Forêt de Fontainebleau, hors quelques gros chênes tirés de la Forêt du Monceau, proche de Meaux.

Mais pourquoi Fontainebleau ? A la fois pour le choix des bois et la fabrication des éléments. Bien sûr, la proximité de Paris et la facilité des transports avaient été considérées ; mais surtout cette forêt était connue pour la variété de ses essences. Or — et c'est là l'originalité de la chose — les panneaux et éléments constituant ce pavillon devaient être faits de divers bois revêtus de leur écorce ! D'où la nécessité de disposer d'une riche palette de reliefs et de couleurs que seule notre forêt pouvait apporter puisqu'on avait décidé de s'en tenir uniquement aux bois indigènes.

Imaginez tout le parti décoratif que l'on pouvait tirer de cette variété : le gris uni du hêtre voisinant avec le rouge clair et squameux des pins sylvestres en leur sommet, les fines rainures beiges du robinier alternant avec les épaisses plaques rouge-brun du pin maritime, le blanc lisse du bouleau confronté aux denses mailles grises du chêne, les cannelures verticales du charme opposées aux lanières horizontales du merisier... quoi d'étonnant alors que Fontainebleau eût été retenu ?.

Mais reprenons l'affaire à son début.



## LES CONCEPTEURS

Lorsque furent arrêtées les diverses participations à cette gigantesque Exposition, on décida que la forêt française serait représentée par une construction entièrement axée sur le bois, à la fois décorative, originale par son aspect, et évocatrice des multiples activités de la foresterie.

Deux préoccupations s'imposèrent donc : réussir l'architecture et la décoration d'un vaste bâtiment, avec ce point d'honneur du «tout en bois», le seul métal toléré étant celui des clous ; et y abriter un musée complet des industries du bois, de la charpente à la cellulose en passant par les huiles et autres alcools ou essences de pin.

Il fallait pour cela disposer d'un grand espace au sol, et y multiplier encore les surfaces de présentation : d'où la grande galerie en véranda qui dominait l'énorme salle du rez-de-chaussée — 34 mètres sur 14 — elle-même augmentée d'un large promenoir et enrichie de panneaux encastrés entre les puissantes colonnes de soutien. Il y avait encore place pour d'autres petites salles et deux grands escaliers ; et tout cela sous écorce, avec tous les jeux de reliefs, effets décoratifs, oppositions de couleurs et marqueteries possibles.

Ce n'était donc point un quelconque projet de pavillon passe-partout. Aussi fallut-il s'y prendre de bonne heure et réunir un vrai bouquet de talents pour mener l'entreprise à bien.

La haute direction de l'ensemble fut confiée à de GAYFFIER, Conservateur des Forêts de Seine-et-Marne en résidence à Melun, assisté d'un État-Major où nous trouvons nos Inspecteurs de Fontainebleau FROIDEAU et CROIZETTE-DESNOYERS ; de GAYFFIER avait l'expérience de la chose : il avait déjà réalisé pour les expositions de 1867 et 1878 des pavillons forestiers, quoique de moindre envergure.

La conception fut l'œuvre de LEBLANC, architecte parisien, entouré d'une armada de dessinateurs et décorateurs, car ce projet supposait une coordination constante, les éléments préparés en préfabriqué ou en «kit» au carrefour de la Croix de Toulouse devant être ensuite acheminés vers Paris par la route ou le rail et montés au Trocadéro par une autre équipe de menuisiers-charpentiers, l'architecte se partageant sans cesse entre les deux chantiers.

## LES RÉALISATEURS

La réalisation fut dévolue à LECOEUR, entrepreneur de menuiserie à Paris, qui acheta à l'administration forestière tout le bois dont il avait besoin, pour cent dix mille francs-or. Il semble que son statut lui ait donné la propriété de cette construction puisqu'il eut le droit d'en disposer sitôt close l'Exposition.



*Aménagement intérieur du pavillon. L'aspect extérieur et les références ont paru à notre précédent numéro («Voix de la Forêt» 1989/1, 14).*



Dès octobre 1888, LECOEUR avait mis en place ses équipes à Paris et en forêt. Les ouvriers du chantier de Fontainebleau, que nos concitoyens venaient voir travailler avec tant de curiosité, étaient pour la plupart des Morvandiaux habiles aux techniques artisanales du bois. Ces braves gens vivaient en colonie. Ils étaient logés à Avon, Bois-Le-Roi et villages voisins, s'entassant à plusieurs dans des chambrées sommaires où ils ne venaient que pour dormir. Ils quittaient leurs logis bien avant l'aube et gagnaient à pied leur chantier de la Croix de Toulouse, souvent au prix d'une heure ou deux de marche. A pied-d'œuvre vers 5 heures du matin et dans la nuit encore (les nuits sont longues en automne-hiver) ils se faisaient la soupe, se mettaient au travail dès le point du jour, s'interrompaient à midi pour le repas pris sur le pouce et reprenaient aussitôt la besogne jusqu'à la soupe du soir, qu'ils mangeaient encore sur le chantier à la nuit tombante, dès la «débâchée», avant de regagner leurs dortoirs à la nuit close. Rudes hommes, rude vie...

La troupe était nombreuse. On comptait d'abord, pour le gros œuvre, trente scieurs de long, huit abatteurs et quatre équarisseurs. Ces travailleurs-là avaient terminé leur tâche au début de mars 1889 et quittèrent le chantier à cette date. Le fin travail de préparation était aux mains de huit «rustiqueurs» et trois «douelleurs» et c'étaient ceux-là, bien sûr, que nos concitoyens s'ébau-bissaient à voir travailler. Les rustiqueurs étaient chargés de la délicate confection des panneaux «sur peau», revêtus de leur écorce. Les douelleurs débitaient non des douves de tonneaux selon leur tâche habituelle, mais des plaquettes de bois ou bardeaux fendus à la main qui devaient faire office de tuiles.

Les différentes pièces une fois terminées, que ce soit de charpente ou de revêtement, étaient acheminées sans retard par la route ou plus souvent par le train : de gros chariots les amenaient à la gare de Bois-Le-Roi. Arrivées à Paris, les pièces étaient montées par l'équipe des menuisiers à l'emplacement prévu. La coordination entre l'un et l'autre chantier semble avoir été parfaite ; la presse de l'époque ne signale aucun temps mort ni en forêt ni à Paris, et note, au contraire, que les deux équipes travaillaient à force. C'est que tout devait être monté à temps pour recevoir les collections avant l'inauguration du 6 mai !

Les panneaux couverts d'écorce, marquetés et agencés selon les plans, modèles et maquettes en vraie grandeur dressés sur le chantier (autre sujet de curiosité pour les visiteurs) étaient emballés avec un soin tout particulier, deux par deux, face contre face, avec entre eux un épais matelas de fougère sèche. Rustiqueurs, emballeurs et monteurs connaissaient leur affaire ; les panneaux résistèrent parfaitement aux intempéries durant toute l'Exposition, de mai à novembre, et ils étaient intacts quand le pavillon fut démonté. De la belle ouvrage !

### UN SEUL «EXOTIQUE»

Nous avons dit que les seuls bois employés étaient des bois indigènes, implantés de tout temps dans la région ou acclimatés depuis longtemps. La palette en était vaste : les trois pins, l'épicéa, le chêne sessile et pédonculé, le hêtre, le charme, le bouleau, l'orme, le peuplier, le robinier, le frêne, le sorbier, le merisier, le tilleul, le châtaignier, les érables, l'aulne et bien d'autres, plus rares mais présents en forêt, assuraient aux marqueteurs toute une gamme de nuances.

Toutefois, une seule de ces essences apparaissait comme un peu «exotique», quoique fort bien acclimatée en forêt depuis le XVIIIe siècle : le pin Weymouth ou pin du Lord, (*Pinus strobus* L.) un bel arbre fort décoratif avec ses fines aiguilles bleutées groupées par cinq et ses élégants cônes arqués.

Cet arbre-là, on l'avait trouvé tout bonnement sur place, au chantier même. L'histoire en est connue : vers la fin du règne de Louis XVI, on imagina de donner en forêt, à la Croix de Toulouse, une fête en l'honneur de Marie-Antoinette. Les «chinoiseries» étant à la mode, on construisit à cette occasion un «pavillon chinois» que l'on orna en ses alentours d'une plantation de diverses espèces curieuses ou nouvelles, parmi lesquelles le pin du Lord, introduit depuis peu. Ces robustes arbres Américains s'adaptèrent fort bien et prospérèrent. Alors que la pavillon n'était plus que ruine, ces pins en fixèrent le souvenir. Ils étaient encore une vingtaine, et fort beaux, en 1889 ; on peut donc en utiliser deux. Cette espèce est toujours présente vers la Croix de Toulouse, parcelles 236, 267, 366, 371 (Voir «Guide des arbres remarquables», édit. AFF 1988, 17).

### UN VRAI MUSÉE

Les vues de l'aspect extérieur et de l'aménagement intérieur, parues dans la revue «Le Naturaliste» du 1er août 1889, donnent une idée suffisante de cette réalisation. Nous reproduisons la seconde ci-contre, en renvoyant à notre précédent numéro pour la première.

L'effet de polychromie des divers panneaux, la recherche dans la décoration intérieure, la variété des marqueteries et motifs d'ornement en faisaient un ensemble somptueux dans le goût du temps, peut-être un peu «fouillis» à nos yeux habitués à plus de sobriété mais remarquable par l'harmonie générale, les raffinements du style et le travail d'assemblage.

Ce pavillon fit d'ailleurs l'admiration des visiteurs de l'exposition. «Nous ne croyons pas qu'il soit possible de tirer un meilleur parti de matériaux en définitive assez ingrats, pris individuellement, et d'en former un tout véritablement artistique» écrit «Le Figaro» dans son guide de l'Exposition. C'est n'hésite-t-il pas à conclure, «une des merveilles du Trocadéro». Le «Petit Journal» va jusqu'à parler de «véritable Parthénon sylvestre» et notre presse locale ne ménage pas les épithètes flatteuses à l'égard des réalisateurs du projet.

Mais il ne faudrait point, c'est le cas de le dire, que l'arbre cache la forêt. En fait, cette superbe construction était avant tout un extraordinaire musée de la Forêt française, couvrant toutes les activités et productions liées au bois, depuis les deux grandes scies mécaniques exposées dans la grande salle, l'une horizontale et l'autre verticale, jusqu'aux panoramas montrant les travaux de reboisement des Alpes et des Pyrénées. Chaque panneau était en lui-même un vrai petit musée : monographies d'arbres, herbiers, échantillons et coupes, outils, objets fabriqués. Il s'y ajoutait les meubles, collections de champignons lignicoles (Polypores), présentations des multiples parasites du bois et de leurs ravages, préparations microscopiques, fossiles végétaux carbonisés ou silicifiés ; et aussi, parmi bien d'autres curiosités encore, toute la gamme des produits tirés de la forêt : pâtes à papier, sirops de bourgeons de sapins, résines, goudrons, cellulose, soie artificielle, et même quelques raretés telles que la liqueur d'épine-

vinette, le cidre de cormes et l'alcool de sorbes ! L'École de Nancy avait beaucoup travaillé à ces présentations intéressantes.

### COMME UNE FETE SANS LENDEMAIN...

Dès l'ouverture de l'Exposition, le pavillon connut la grande affluence. A l'admiration qu'il suscitait, se joignit bientôt le regret de voir disparaître cette belle réalisation, vouée à la démolition comme la plupart de ces éphémères constructions. Une pétition fut lancée à la fin de l'Exposition, tendant à la conservation de ce pavillon. On demandait son transfert au bois de Vincennes, dans la plaine Daumesnil, où il poursuivrait son rôle éducatif à l'usage de tous, y compris «aux ouvriers du faubourg Saint-Antoine qui pourraient y trouver en nature les divers bois indigènes qu'ils emploient quotidiennement...». On pensait aussi aux élèves de l'École Boule, qui y eussent puisé les compléments nécessaires à l'enseignement qui leur était donné.

Las ! Le Directeur Général des Travaux de l'Exposition, M. ALPHAND, ne put qu'exprimer ses regrets, ou plutôt ceux du Ministère de l'Agriculture : le pavillon n'était pas la propriété de l'Administration mais celle du constructeur LECOEUR, et celui-ci en avait déjà négocié la cession à un «Comité étranger». Il est vrai que LECOEUR en avait acheté le bois à l'administration forestière, mais la construction s'était faite aux frais de l'État et sous le couvert de ses agents.

Il semble toutefois que le vœu de nos pétitionnaires ait quand même fini par être exhaussé : le pavillon, après des avatars que nous ignorons, finit par être reconstruit au bois de Vincennes, non pas dans la plaine Daumesnil comme ils le souhaitaient, mais dans l'Île de Bercy sur le lac Daumesnil.

En effet, notre collègue Marie-Noële GRAND-MESNIL me signale un paragraphe du célèbre «Voyage en France» d'Audouin DUMAZET, paru dans les années 1905-1906 et dans lequel on peut lire :

*«L'Île Bercy renferme un des pavillons de l'Exposition de 1889, dit des Forêts, où l'on a conservé les intéressantes collections qui excitèrent la curiosité du public : échantillons des divers bois, utilisation des produits végétaux, panoramas représentant les travaux de correction des torrents et de reboisement dans les Alpes françaises et les Pyrénées.»*

Ce passage figure toujours dans la réédition de 1921.

Quoi qu'il en soit, les gens de Fontainebleau en avaient pris leur parti bien avant cette date, si l'on en croit les journaux locaux qui ne manifestent aucun regret. Le vent avait tourné dès l'été, et déjà, en ville, on ne parlait plus que du fameux «banquet des Maires», et l'on passait le mois d'août à essayer d'apercevoir de loin, dans le jardin anglais fermé au public, le Président CARNOT et sa famille qui passaient dans l'aile Louis XV des vacances éreintantes, truffées de visites et de réceptions protocolaires !

Sources :

- «Le Naturaliste» du 1er août 1889.  
Article de P. MAURY, avec illustrations.
- Articles de la presse locale de 1888-89, notamment l'**Indépendant de Fontainebleau** et l'**Abeille de Fontainebleau**, qui citent eux-mêmes plusieurs journaux parisiens.

### HOMMAGE AUX FUSILLÉS DES TROIS-PIGNONS

Dimanche 20 août 1989, malgré les vacances, la cérémonie du souvenir annuelle aux Fusillés d'Arbonne a rassemblé plusieurs centaines de personnes autour du monde combattant devant les stèles érigées Plaine de Chanfroy à l'emplacement des deux fosses où furent exécutés 35 patriotes qui y furent trouvés à la Libération.

Recueillement, dépôt de gerbes, allocution du Maire d'Arbonne Paul d'ÉTIENNE ont rappelé le courage et le martyr de ces résistants en présence du sous-Préfet Yvon BARADEL, des Députés Jean-Claude MIGNON et Alain VIVIEN, du Vice-Président du Conseil Général Raymond POCHON, du Colonel BERNARD et d'une forte participation associative d'anciens résistants.

**Le centenaire du Laboratoire de Biologie végétale de Fontainebleau.** – Foyer de recherche scientifique et d'enseignement de haut niveau, créé en 1890 dans une parcelle de la forêt par la Sorbonne qui en est toujours gestionnaire, le Laboratoire de Biologie végétale, au lieudit «Le Pré Larcher», à proximité de la gare, fête son centenaire de façon marquante.

Les 14, 15 et 16 novembre 1989, un colloque international spécialisé réunit des savants sur le thème de la résistance des végétaux à la sécheresse.

Le 17 novembre, journée d'hommage au fondateur, le botaniste Gaston BONNIER (1853-1922), Professeur à la Sorbonne, Membre de l'Institut, qui s'était attaché à son enfant et à Fontainebleau.

Le 18 novembre, centenaire de l'établissement où des stagiaires-étudiants préparent, depuis la fondation, leur thèse de Doctorat es-Sciences naturelles. Visite des installations, serres, cultures, pavillons, salles de morphologie et de physiologie végétales. Exposition de documents et photos sur la fondation, les premiers travaux, les botanistes ! notamment sur Gaston BONNIER qui dirigea le Laboratoire pendant 33 ans. Un hommage lui sera rendu par Marcel BOURNERIAS «BONNIER, pédagogue et homme de terrain». Des communications scientifiques sont annoncées, notamment par Jean-Claude BOISSIERE, sur les lichens, espèces menacées Yvette DEWOLF, sur «Le relief de Fontainebleau» et Anne-Marie ROBIN.

**Décor forestier pour l'Opéra «Don Carlos».** – L'Opéra de Verdi «Don Carlos», inspiré de Schiller, diffusé le 5 avril 1989 par les chaînes TV FR3 et Sept, a présenté tout un premier acte dans un décor de Lucchino VISCONTI figurant la Forêt de Fontainebleau.

Décor typiquement théâtral, symbolique et sombre, sans aucune recherche de naturel, mais abondamment évoqué et localisé à Fontainebleau par les titres («Acte 1 : Fontainebleau»), sous-titres et dialogues chantés, traduits sur l'écran, des deux héros : Don Carlos, fils du roi d'Espagne s'éprenant sous nos chênes, de Marguerite de VALOIS, fille de Henri IV, née à Fontainebleau en 1545.

L'action se déroule, en effet, au milieu du XVIe siècle, mais à travers un texte d'une sensibilité sylvestre et lyrique issue tout droit de Schiller.

Cette secrète rencontre des personnages en forêt, fait allusion au château (à deviner derrière les arbres) lors d'une chasse à courre royale somptueusement représentée et costumée pour célébrer la paix signée (traité de Cateau-Cambrésis, 1559) entre l'Espagne et la France.